HAL
open science

Le personnage d'Iseut dans le Tristan de Béroul. Charme et complexité.

Jean-Louis Benoit

To cite this version:

Jean-Louis Benoit. Le personnage d'Iseut dans le Tristan de Béroul. Charme et complexité.. Studia Romanica Posnaniensia, 2009, 36, pp.155-164. hal-00943462

HAL Id: hal-00943462

https://hal.science/hal-00943462

Submitted on 7 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JEAN-LOUIS BENOIT

Université de Bretagne-Sud à Lorient

LE PERSONNAGE D'ISEUT DANS LE *TRISTAN* DE BEROUL. CHARME ET COMPLEXITE

A la mémoire d'Alexandre Micha, qui m'avait demandé cette étude.

Abstract. Benoit Jean-Louis, *Le personnage d'Iseut dans le* Tristan *de Béroul. Charme et complexité* [The character of Iseut in Béroul's *Tristan*. Charm and complexity].
Béroul's *Roman de Tristan* revolves round Iseut as sole important female character. Her mythical origins show her as a magician and stranger to the values of Marc's Kingdom. She permanently insists that she had no hand in the crime that she is charged with. The narrator endlessly comes to her rescue. The lover's passion develops into courtly love, but she never repents. Iseut is always presented within a pathetic framework that sets her to advantage. The narrator does lay stress on her outstanding beauty, but the latter comes second to her intelligence and linguistic proficiency. Accordingly, she is an exemplary literary figure.

Une tradition récente aime à parler de *roman de Tristan* pour désigner les poèmes de *Tristan et Iseut*, notamment celui de Béroul, sans doute un des plus proches, malgré son caractère fragmentaire, de la légende originelle. Cette tradition ne doit pas faire oublier le rôle prédominant que joue le personnage d'Iseut. C'est elle qui donne son relief mythique à une histoire d'amour davantage centrée sur sa personne que sur les prouesses héroïques de son amant.

Dans cette brève étude, qui n'ignore pas les multiples recherches dont l'œuvre a fait l'objet[1], nous nous efforcerons, en nous limitant au texte incomplet de Béroul, de dégager les traits saillants de cette héroïne.

Iseut est d'abord, essentiellement, une étrangère :

« *Tote sui sole en ceste terre*[2]. »
(v. 174)
(Je suis toute seule dans ce pays.)

Elle vient d'Irlande, au delà de la mer. Sa présence à la cour suscite la défiance et l'envie. Les seigneurs, à la cour du roi Marc, veulent la renvoyer chez elle :

« *S'ele* ne s'en veut escondire,
Lai l'en aller de ton empire. »
(v. 3054-355)
(Si elle ne veut pas se justifier, fais-la partir de ton royaume)

Le roi sait bien qu'on veut la renvoyer en Irlande :

« *Dites se vos alez querant*
que la roïne aut en Irlande . »

[1] Les travaux de Pierre Jonin font toujours autorité sur ce point : *Les personnages féminins dans les romans français de Tristan au XII*e*siècle*, éditons Ophrys, Gap, 1958. Voir aussi F. Barteau, *Les Romans de Tristan et Yseut* : *introduction à une lecture plurielle*, Paris, Larousse, 1972. E. Baumgartner, *Tristan et Yseut*, Paris, PUF, 1987.

[2] Les références sont faites à l'édition d'Ernest Muret, revue par L. M. Defourques, Béroul, *Le roman de Tristan*, Paris, Droz, 1974.

(v. 3060-3061)
(Dites si vous cherchez à ce que la reine reparte en Irlande).

N'est-elle pas étrangère, également, dans la mesure où elle est la seule femme vraiment importante dans ce roman marqué par des hommes, qui imposent fortement leurs valeurs masculines et guerrières ?

Elle introduit le désordre dans cette société très codifiée et sa personne est chargée d'inquiétantes menaces. Par son origine et ses pouvoirs, elle garde une part de mystère :

Etrangère au pays de Cornouailles, apporte-t-elle d'Irlande cette étrangeté que l'on redoute d'une culture différente ? La mère d'Yseut y avait préparé le philtre amoureux, le *lovedrink*, le *vin herbé*. C'était plus qu'un aphrodisiaque : une liqueur magique qui provoquait une passion irrésistible pour une durée indéterminée. La mère d'Yseut pratiquait donc la magie. Mais Yseut elle-même n'avait-elle pas une part de ce savoir occulte ? Par deux fois, elle a guéri Tristan de blessures, dont l'une était envenimée par un dragon monstrueux (Poirion, 1989 : 26).

Personnage énigmatique donc, qui inquiète et qui *charme* (au sens ancien du mot : « qui enchante », « qui envoûte »), gardant ainsi quelque chose de son substrat mythique.

Bien plus, elle apparaît comme étrangère aux valeurs morales et sociales qui règlent les relations entre les personnages. Toute l'intrigue du roman, ses péripéties, sa progression dramatique, son intérêt psychologique, reposent sur l'unique question de la culpabilité d'Iseut. Elle est dénoncée, accusée, condamnée, sauvée, disculpée, vengée. Toutes les aventures et les analyses sont liées à sa faute. Est-elle coupable ? Est-elle innocente ? Si, objectivement, la réalité et la gravité de l'adultère sont indéniables, le roman est loin d'apporter une réponse évidente à cette question.

Il est impossible de résumer la complexité et la richesse du débat qui s'est constitué autour de la responsabilité des amants. Avant d'en dire quelques mots et de risquer une hypothèse, signalons, d'abord, que si, moralement, le problème est complexe, littérairement , la réponse donnée par Béroul à cette question est très simple : Iseut est totalement innocente. Constamment, il exprime sa sympathie pour son héroïne. Le narrateur, par ses interventions auctoriales appuyées, même si elles sont plus rares que dans la version de Thomas, la défend contre les accusations de ses détracteurs. Ils sont présentés comme des monstres. Certes, ils sont animés par de mauvais sentiments mais, après tout, ils disent la vérité. Iseut, elle, est soutenue de manière enthousiaste, même lorsqu'elle ment. Le narrateur est un avocat irrésistible et le lecteur ne cesse de trembler pour le destin de l'héroïne. Humour, invectives, questions et exclamations, toute une rhétorique est mise à contribution pour attirer la pitié du lecteur et célébrer la passion des amants.

Sur le fond, il nous semble surtout qu'Iseut, ainsi que Tristan, est étrangère aux valeurs morales et religieuses. La passion amoureuse qui unit les amants est présentée comme la seule valeur transcendante. Le terme de *péché* qu'emploient les amants pour désigner leur liaison n'a pas toujours son sens religieux. Bien souvent, comme le remarquent plusieurs commentateurs, il signifie plutôt un « malheur », « un dommage » (c'est ce que note Ernest Muret dans le lexique de son édition, p. 167).

Le philtre est donné comme la cause unique de cette passion et les amants se présentent comme les victimes d'une fatalité tragique qui les écrase sans leur laisser la liberté de s'y opposer. Ils affirment leur impuissance et leur irresponsabilité à l'ermite qui leur prêche le repentir, lors de leur première visite. Voici ce que répond Iseut, en larmes[3] :

« *Sire, por Deu omnipotent,*

[3] Des larmes de détresse et non de repentir.

Il ne m'aime pas, ne je lui,
Fors par un herbé dont je bui
Et il en but : ce fu pechiez.
Por ce nos a li rois chaciez. »
(v. 1412-1416)

(Seigneur, au nom de Dieu Tout Puissant, il ne m'aime, et moi aussi, que par une boisson que j'ai bue. Il en but aussi. Ce fut l'origine du malheur à cause duquel le roi nous a chassés.)

Lorsque, au bout de trois ans, les effets de ce philtre diminuent, sans disparaître tout à fait, la conscience des amants, et en particulier celle d'Iseut, semble s'ouvrir davantage à la lumière divine. On a pu voir surtout dans cet affaiblissement le passage d'une passion mortelle à un amour courtois :

Dès l'instant où l'effet du philtre s'interrompt, Tristan et Yseut reviennent à une appréciation, disons, courtoise de leur situation. Il n'est pas question pour eux de renoncer à s'aimer ; mais la nature de cet amour n'est plus la même : il s'agit désormais de la *fin'amor*, ce sentiment éminemment honorable (bien qu'adultère dans son essence) et ennoblissant, que des héros aussi parfaits que la reine et le meilleur chevalier de Cornouailles ne peuvent manquer d'éprouver l'un pour l'autre (Berthelot, 1991 : 42).

L'amour courtois exige la liberté du choix des amants, ce que le philtre avait empêché[4].

Tristan regrette surtout la faute qu'il a commise envers son oncle, le roi Marc. Infraction familiale (c'est son oncle, son père adoptif) et sociale (c'est son souverain) qui a eu des conséquences matérielles si graves pour lui-même et pour Iseut. Il déplore la déchéance dans laquelle ils sont tombés tous deux :

« *Oublié ai chevalerie,*
A seure cort et baronie
(v. 2165-2166)
Et poise moi de la roïne,
Qui je doins loge por cortine.
En bois est, et si peüst estre
En beles chanbres, o son estre,
Portendues de dras de soie.
Por moi a prise male voie. »
(v. 2179-2184)

(J'ai oublié la chevalerie et la vie à la cour auprès des seigneurs […] Je suis désolé pour la reine à qui je donne une cabane au lieu d'une chambre ornée de tentures. Elle vit dans les bois et elle aurait pu être avec son entourage, dans de beaux appartements, tendus de draps de soie. A cause de moi elle a suivi un mauvais chemin.)

C'est surtout au pardon du roi qu'il aspire. Peut-on parler de repentir en ce qui concerne Iseut ? Elle semble davantage ouverte à la dimension spirituelle de sa faute :

« *Amis Tristan, mot dites bien*
Au riche roi celestïen
Puison andui crïer merci,
Qu'il ait de nos, Tristan, ami ! »
(v. 2286-2288)

(Tristan, mon ami, vous avez raison de parler ainsi. Puissions-nous demander tous les deux au puissant roi du Ciel qu'il ait pitié de nous.)

Jean-Charles Payen écrit :

[4] Traditionnellement on considère que la version courtoise de la légende est celle de Thomas.

Nous ne serions certains du repentir d'Yseut que si elle-même exprimait réellement ce repentir, que si elle disait : je me repens. Or ce n'est pas le cas – et tel n'est jamais le cas dans le *Tristan* de Béroul (Payen, 1968 : 350).

Elle est décidée à ne plus avoir de relation physique avec Tristan, mais elle ne saurait regretter un amour dont elle ne se sent pas responsable. Elle supplie l'ermite de les réconcilier avec le roi (v 2320 – 2323). Certes elle prétend renoncer à sa liaison charnelle avec Tristan mais nullement à leur amour. Elle accepte même une séparation, à condition de rester en communication avec son ami, grâce à Perinis, au don du chien et de son anneau. Ils ne cessent de s'aimer. Comment Béroul terminait-il son roman ? Jean-Charles Payen pense que comme dans la version d'Eilhart, proche également de la version commune, les deux amants reprenaient leur liaison adultère (Payen, 1968 : 354). L'ermite Ogrin accepte la casuistique du philtre et il va suggérer à Tristan le contenu du serment qu'il doit prêter à Marc :

On voit donc dans le texte de Béroul un homme de Dieu qui couvre de son autorité l'adultère dont il est parfaitement conscient, et s'emploie même à procurer à la pécheresse robes et parures dignes de son rang : Yseut est rendue à Marc avec une pompe solennelle, pas du tout comme une pénitente (Berthelot, 1991 : 43).

En tout cas, toujours persuadée de son innocence, Yseut ne se confesse pas à l'ermite. Ce sacrement de pénitence ne lui semble pas nécessaire pour obtenir cette joie éternelle à laquelle elle aspire. On ne trouve pas non plus chez elle ces marques caractéristiques de la contrition, si fréquentes dans les œuvres qui nous présentent le repentir des héros : les larmes. Seul l'ermite pleure de reconnaissance envers Dieu (v 2331).

Tous les personnages sont attachés à une morale de l'intention. On sait qu'Abélard a répandu cette tendance théologique à juger les actes non pas sur leur valeur intrinsèque mais sur l'intention qui les anime. L'objectivité du péché est alors fréquemment mise en cause. Une possible déviation de cette morale conduit à une casuistique qui ôte toute réalité au péché. Iseut, qui est quasiment innocente de tout, selon elle, pratique particulièrement cette morale de l'intention quand il s'agit de se justifier aux yeux des hommes par d'habiles mensonges ou des demi vérités. Sa sincérité vis à vis de Dieu n'est pas à mettre en doute. Mais pour réparer les infractions et les dommages de sa conduite envers l'ordre social, pour se disculper, il est permis d'utiliser avec les hommes toutes les ruses, tous les artifices de langage, si proches du mensonge. Le saint ermite ne pense pas autrement :

« *Pour honte oster et mal covrir*
Doit on un poi par bel mentir. »
(v. 2353-2354)
(Pour ôter la honte et dissimuler le mal, on doit bien un peu user de beaux mensonges).

Son souci est surtout de réparer le scandale de la séparation et de la déchéance, et de rétablir Iseut dans sa fonction de reine, comme épouse du roi.

Dieu, quant à lui, ne cessera, dans sa miséricorde et sa bonté, de protéger les amants et de les justifier. Ses interventions providentielles pour les sauver sont présentées, par les personnages et le narrateur, comme des miracles qui témoignent de sa bienveillance :

« *Granz miracles vos a fait Dex,*
Il est verais pere et tex
Qu'il n'a cure de faire mal
A ceus qui sont buen et loial. »
(v. 377-380)

(Dieu a fait pour vous de grands miracles. C'est un vrai père. Il ne veut pas nuire à ceux qui sont bons et loyaux.)

Iseut est un personnage pathétique. Elle suscite beaucoup d'émotions. Bien entendu elle est d'abord éminemment séduisante. Iseut est belle. Sa chevelure blonde symbolise cette beauté devenue mythique :

A Yseut a la crine bloie…
(v. 1546)

Iseut, la belle o les crins sors…
(v. 4426)
(Il accourt vers Iseut à la chevelure blonde… Iseut la belle aux cheveux blonds).

Notons qu'elle est décrite dans des circonstances particulières. Sa beauté est mise en valeur à des moments clés du roman, à ces instants dramatiques et solennels où elle est en danger et inspire la pitié. Elle resplendit mieux dans ce cadre pathétique. Ce sont aussi des moments où elle est vue par un grand nombre de spectateurs. Elle est au centre de tous les regards. L'émerveillement public dont elle est l'objet renforce la sympathie du lecteur. Littéralement, sa beauté est spectaculaire. Quand Iseut est en danger, sa beauté rayonne comme une mystérieuse preuve d'innocence.

Cela est particulièrement vrai lors de sa première véritable description dans le roman. Iseut est conduite au bûcher au milieu des sanglots de la foule apitoyée. Elle est la bouleversante victime de la traîtrise des vassaux du roi. Le regard émerveillé et attendri du narrateur est le même que celui des spectateurs :

En un bliaut de païle bis
Estoit la dame, estroit vestue
E d'un fil d'or menue cosue.
Si chevel hurtent a ses piez,
D'un filet d'or les ot trechiez.
Qui voit son cors et sa fachon,
Trop par avroit le cuer felon
Qui n'en avroit de lié pitié.
(v.1146-1153)
(La dame se tient debout, revêtue d'une étroite tunique de brocart gris, brodée finement d'un fil d'or. Ses cheveux tombent à ses pieds. Elle les a tressés d'un filet d'or. Celui qui peut voir sa personne et son air sans avoir pitié d'elle aurait un cœur bien cruel.)

On la redécouvre dans toute sa magnificence lorsqu'elle est ramenée à la cour du roi. Là aussi elle est menacée par la jalousie des barons :

Ele out vestu une tunique
Desus un grant bliaut de soie.
De son mantel que vos diroie ?
Ainz l'ermite, qui l'achata,
Le riche fuer ne regreta.
Riche est la robe et gent le cors :
Les eulz out vers, les cheveus sors.
Li seneschaus o lié s'envoise.
As trois barons forment en poise :
Mal aient il, trop sont engrés !
(v. 2882-2891)

(Elle porte une tunique sur une longue robe de soie. Que vous dire de son manteau ? Jamais l'ermite qui l'avait acheté n'en regretta le prix très élevé. Sa robe est somptueuse et son corps harmonieux. Elle a les yeux brillants, les cheveux blonds. Le sénéchal badine avec elle, ce qui irrite les trois barons. Maudits soient-ils, ils sont vraiment trop haineux !)

Ce retour à la cour s'accompagne de festivités en son honneur où Iseut apparaît dans la gloire et l'élégance éphémères d'une reine courtoise, d'une grande dame.

Sa pieuse et délicate attention (elle dépose sur l'autel la tunique précieuse qu'on lui a offerte) atteste en outre de sa simplicité et de sa générosité.

Au gué du Mal Pas, elle se sait encore observée de tous. Elle ne manque pas d'énergie ni d'habilité pour mener son cheval et franchir le marécage. Son adresse étonne tout le monde mais c'est encore sa beauté et son élégance qui suscitent la plus grande admiration. Elles contrastent avec la saleté de l'endroit et la laideur du lépreux :

Un cercle d'or out sor son chief
Qui empare de chief en chief,
Color rosine, fresche et blanche.
(v.3909-3911)
(Elle avait un cercle d'or autour de la tête. Son teint était rose, clair et plein de fraîcheur.)

Sa séduction est évidente, mais on admire aussi son intelligence et son habileté. Elle fait merveille dans les situations de communication les plus compliquées. Le double discours qu'elle adresse à Tristan, quand elle a vu Marc caché dans le pin, est un modèle de subtilité. Le roi la juge sur sa franchise feinte. Elle est une excellente comédienne.

Même mélange d'hypocrisie et de sincérité dans son *escondit*. Selon les conseils de l'ermite lui-même qui invite *au bel mentir* pour une cause juste, elle formule un « serment ambigu » qui lui permet de mentir en disant littéralement la vérité. Duplicité du langage rendue nécessaire par la duplicité des valeurs : les lois de l'amour sont incompatibles avec les lois des hommes.

Il faut ajouter une dernière touche paradoxale au portrait de cette héroïne souvent douloureuse. Elle rit et elle fait rire :

Yseut s'en rist, et li rois plus.
(v.527)
(La scène fait rire Iseut et plus encore le roi.)

Il est vrai que c'est une véritable scène de comédie qu'elle a imaginée. Il en va de même lors de la scène du *Mal Pas*, où elle a tout inventé. Quelle bonne plaisanterie de voir ses ennemis embourbés !

Atant es vosYseut la bele.
El taier vit ses ainemis,
Sor la mote sist ses amis
Joie en a grant, rit et envoise,
A pié decent sor la faloise.
(v. 3824-3828)
(Voici, alors, Iseut, la belle. Elle voit ses ennemis dans la boue et son ami installé sur la butte. Elle en éprouve une grande joie, elle en rit et elle s'en amuse. Elle met pied à terre sur le talus.)

Elle amuse son public, les rois Marc et Arthur, en se moquant du lépreux. Humour au deuxième degré, si l'on veut, puisqu'elle ironise sur Tristan déguisé en lépreux, mais surtout sur le roi Marc lui-même, indirectement, qui ignore tout de la supercherie et qui est plaisamment dupé (v. 3981).

Iseut est-elle une héroïne courtoise ? Non, car l'amour qu'elle vit est une passion qu'elle n'a pas choisie, nous l'avons dit. « La passion s'exprime naturellement sans recourir aux subtils détours de la problématique courtoise.» (Bianciotto, 1968 : 20). Elle est violente et brutale, elle entraîne une déchéance sociale éloignée de l'univers courtois. Cependant :

> L'influence courtoise s'y fait sentir de plusieurs manières[5]. La dame est une femme mariée, de même que dans la poésie lyrique. L'amour est présenté comme une maladie ; il arrive que Tristan sacrifie au service d'amour : ainsi dans l'épisode du Mal Pas, où il obéit à un caprice de sa dame (…) Marc associe aux divertissements royaux sa reine, à qui l'on rend honneur dans un cadre fastueux ; il a pour elle des gestes d'une délicatesse touchante (Bianciotto, 1968 : 21).

Mais surtout, la passion amoureuse est valorisée au point d'être mise au dessus des lois sociales et religieuses.

René Louis a montré de manière magistrale qu'Iseut garde la trace des légendes celtiques primitives où elle est loin d'être seulement un bel objet soumis aux convoitises masculines :

> Pour les conteurs de la fin du XIIe siècle, aussi bien pour Béroul que pour Thomas, le *vin herbé* est un sortilège dont le pouvoir implacable, indépendant de la volonté de chacun des amants, les courbe pareillement l'un comme l'autre, et l'un autant que l'autre, sous une même domination, celle du dieu Amour. Il n'en allait pas ainsi dans les formes les plus anciennes du conte, où le philtre était un instrument entre les mains de la femme pour contraindre l'homme qu'elle aimait à l'aimer à son tour et pour le garder sous sa domination, alors même que le sortilège s'était évanoui (Louis, 1974 : 248).

Iseut était alors un personnage dominateur :

> Je serai heureux si cette interprétation nouvelle de la légende pouvait restituer aux lecteurs d'aujourd'hui une image plus fidèle de ce conte primitif, tout imprégné de traditions celtiques, où l'intrépide Iseut conduisait le jeu, soumettant le fier Tristan par la force de sa magie et le liait pour jamais à son propre destin (Louis, 1974 : 248).

Dans l'histoire un peu édulcorée de Béroul (et de Thomas), il n'en va plus ainsi, sans doute fort heureusement pour la qualité littéraire du texte, mais Iseut garde des traces de l'héroïne primitive.

Elle est un personnage riche et complexe propre à nourrir le mythe inépuisable qui s'est constitué autour d'elle. On ne saurait la réduire aux clichés d'un « éternel féminin ». Elle échappe par ses contradictions à tout classement. Douce et cruelle, faible et forte, innocente et coupable, elle séduit par son étrangeté et son intelligence autant que par sa beauté. Elle maîtrise surtout les subtilités et les possibilités du langage. Elle s'en sert pour manipuler les autres personnages. Elle reste une magicienne, mais une magicienne de la parole. En cela elle est une figure littéraire par excellence. L'écrivain peut se reconnaître en elle.

Au centre de tous les regards qui se posent sur elle, elle est ce miroir qui renvoie un reflet insaisissable. Elle est liée au feu qui la menace (le bûcher) et à l'eau qui la protège (le bassin où elle aperçoit le reflet de Marc[6], le gué qu'elle traverse).

Lorsqu'elle est endormie, brille sur elle une lumière qui la révèle dans son éclat ambigu. L'image contient tous ses mystères : elle brille, elle brûle, elle renvoie un reflet, elle a l'éclat vif et froid de la glace :

Uns rais decent la face
Yseut, que plus reluist que glace.
(v. 1827-1828)

(Un rayon de soleil tombe sur le visage d'Iseut, qu'il rend plus brillant que la glace.)

---

[5] Surtout lorsque l'influence du philtre s'affaiblit.
[6] Encore un jeu de miroirs !

BIBLIOGRAPHIE

Muret Ernest. 1974. Béroul, *Le roman de Tristan*, édition revue par L. M. Defourques, Paris : Champion.

Jonin Pierre. 1958. *Les personnages féminins dans les romans français de Tristan au XIIe siècle*, Gap : Ophrys.

Jonin Pierre. 1974. *Le roman de Tristan*, Paris : Champion.

Poirion Daniel. 1989. *Tristan et Yseut, roman de Béroul*, Paris : éditions de l'imprimerie nationale.

Barteau Françoise. 1972. *Les romans de Tristan et Yseut, roman de Béroul : introduction à une lecture plurielle*, Paris : Larousse.

Baumgartner Emmanuèle. 1987. *Tristan et Yseut*, Paris : Presses Universitaires de France.

Berthelot Anne. 1991. *Tristan et Yseut*, Paris : Nathan.

Payen Jean-Charles. 1968. *Le Motif du repentir dans la littérature française médiévale*, Genève : Droz.

Bianciotto Gabriel. 1968. *Les Poèmes de Tristan et Iseut*, Paris : Larousse.

Louis René. 1974. *Tristan et Iseut*, Paris : Le livre de poche.